

L'oeuvre de Jean Bédard

Yvon Rivard

Numéro 2, automne 2003

Jan Patočka

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2257ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rivard, Y. (2003). Compte rendu de [L'oeuvre de Jean Bédard]. *Contre-jour*, (2), 151–153.

L'œuvre de Jean Bédard

J'ai découvert l'œuvre de Jean Bédard¹ et Jean Bédard lui-même il y a bientôt trois ans à Saint-Fabien-sur-mer, où je me suis retrouvé après avoir accepté, sans trop savoir pourquoi, de donner un cours à l'Université du Québec à Rimouski. Bien sûr, j'avais une amie qui habitait dans la région, je connaissais un ou deux professeurs là-bas, mais la vraie raison, je le sais maintenant, c'est que j'ai été attiré par quelque chose qui émanait de Saint-Fabien, quelque chose dont je découvre depuis l'ampleur, une force, une lumière, nées de la rencontre d'un homme, d'un fleuve, d'une montagne.

Le succès de cette œuvre a quelque chose de très étonnant, car cette œuvre difficile avait toutes les qualités pour être clandestine, pour n'être lue que par quelques-uns. Si elle a trouvé son public, comme on dit, c'est qu'elle répond à un besoin, que c'est une œuvre nécessaire. Jean Bédard n'écrit pas par plaisir ni même par inclination naturelle. C'est un philosophe et un travailleur social qui a décidé d'écrire des romans, non pas pour prendre congé de l'action et du réel, mais au contraire pour mieux agir sur les consciences. Un jour, je lui ai demandé pourquoi

¹ D'abord *Maître Eckhart* (Stock), puis *Nicolas de Cues* (l'Hexagone) et *Comenius* (Jean-Claude Lattès).

quelqu'un d'aussi peu mondain et mercantile que lui tenait absolument à lancer ses livres, à se prêter à toutes les entrevues. Sa réponse a été la suivante : « Quelqu'un qui écrit un livre, c'est quelqu'un qui a vu un danger et qui veut en avertir les autres. Alors il doit faire en sorte que son livre soit entendu ».

Le danger dont cette œuvre nous avertit, c'est que nous vivons dans une culture abstraite qui sépare tout : le corps et l'esprit, le visible et l'invisible, le temps et l'éternité, l'homme et la femme, la vie et la mort. Les maîtres que Jean Bédard s'est donnés et qu'il nous a fait découvrir (Maître Eckhart, Nicolas de Cues, Comenius) sont tous des êtres qui ont consenti à vivre cette tension entre les forces qui nous constituent, jusqu'à ce que ces forces, sans perdre de leur singularité, s'unissent dans un seul mouvement qui nous porte à chaque instant au plus près de la vie, au début et à la fin de ce monde qui se crée à chaque instant en nous et en dehors de nous. Tous les livres de Jean Bédard nous font éprouver ce vertige qu'on ressent lorsqu'on perçoit la distance quasi insupportable qui nous sépare de nous-mêmes, des autres et du monde, mais ils nous montrent aussi comment, par l'amour, on peut faire de cette distance même une maisonnette dans laquelle « l'âme » se retire « pour produire le monde » :

N'as-tu pas remarqué que le rythme d'un poème, d'une chanson, d'une cloche peut dissoudre le temps ? La répétition du même instant, son battement lorsqu'il s'harmonise avec le battement de toute la nature, celui du cœur et des saisons noie la succession dans un même instant. C'est ainsi que l'âme entre dans sa maisonnette. Cette maisonnette de rien du tout est le plus magnifique des châteaux forts. C'est à partir de ce château que l'âme produit le monde comme modulation d'un chant sur la rythmique de l'éternité (Maître Eckhart, p. 303).

Ce n'est pas par hasard qu'un des mots préférés de Jean Bédard est le verbe « traverser » : traverser, établir un chemin entre ce qui semble s'opposer, entre la base et le sommet, entre la main et le cerveau. Ce n'est pas par hasard non plus que Jean Bédard pratique l'alpinisme : pour lui, la meilleure façon de traverser une forêt, c'est de l'escalader, c'est d'en faire un chemin entre ciel et terre, en se glissant silencieusement sur cette paroi rocheuse qui l'accueille et lui résiste jusqu'à ce que le fleuve dans son dos soit un pur rayon de lumière qui coule vers sa source. En fait, je pense que quelque chose est en train de se passer à Saint-Fabien-sur-mer que j'appellerais l'invention de la lumière comme jadis dans la Grèce des présocratiques.

Mais ici la lumière est d'autant plus grande ou miraculeuse qu'elle ne nous est pas donnée par les dieux et le bleu de la Méditerranée, elle s'enracine dans un sol, dans une phrase, dans une pensée qui ont quelque chose d'aussi rugueux, d'aussi pauvre que les pays et les époques des maîtres de Jean Bédard. Ces épinettes rachitiques, cette terre rocailleuse, ces siècles de silence et de pauvreté qu'on rencontre aussi bien au Québec qu'en Pologne ou qu'en Bohème, Jean Bédard les porte en lui assez longtemps pour que le fleuve et le ciel les changent en parole, en lumière, en joie.

Le cinéaste Tarkovski disait que «la fonction de l'art, c'est de préparer l'homme à sa mort, de labourer et d'irriguer son âme et de la rendre capable de se retourner vers le bien». C'est sans doute ainsi qu'on bâtit un pays, qu'on grandit, qu'on «crée de l'être», comme dirait Jean Bédard, en s'installant courageusement entre le fleuve et la montagne pour y regarder passer le temps et se rapprocher de l'enfance. C'est ce que Gabrielle Roy a fait pendant plus de trente ans, de l'autre côté du fleuve, à Petite-Rivière-Saint-François. C'est ce que Jean Bédard fait maintenant à Saint-Fabien-sur-mer. Maintenant le fleuve a deux rives, maintenant il peut couler en nous et nous porter aussi loin qu'il voudra.

Yvon Rivard